friday 10 Dec/801
Mounier
Theatre de france C.Ar.

L'HEUREUSE DÉFIANCE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS.

PAR J. J. L. G. MONNIN.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Jeunes Elèves, rue Thionville, le 28 frimaire de l'an 10. Dec 1801

Prix, 1 franc.

A PARIS.

De l'Imprimerie de LE BECQ, rue Jean-de-Beauvais, n°. 13.

AN DIXIEME.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ELIANTE.	*M.lle* VIRGINIE.
FINETTE.	*M.lle* ULDEGONDE.
VALERE, *amant d'Eliante.*	GUÉNÉE.
MONDOR, *père d'Eliante.*	CLERMONDE.
FRONTIN, *valet de Valère.*	DESPRÉS, *fils.*

La Scène est dans la maison de Mondor.

L'HEUREUSE DEFIANCE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, *seul.*

MONDOR.

Depuis plus de dix jours, il doit être en chemin,
Il ne peut pas manquer d'arriver ce matin;
Et même, s'il eut fait un peu de diligence,
Il seroit arrivé. La vive impatience,
Que j'ai de voir le fils d'un ami généreux,
Me fait craindre pour lui, quelque accident fâcheux.
Je suis fort inquiet.... Il fait un tems du diable;
Et de Paris ici la route est détestable.
Ma foi, c'est m'allarmer sans en avoir sujet.
Si je pouvois à fin, conduire mon projet.....
S'il vouloit.... Relisons la lettre de son père.

Il lit.

Mon fils, qui vient d'arriver d'Amérique, où il étoit depuis trois ans, doit se rendre à Bordeaux, pour y remplir, dit-il, des

engagemens, qu'il avoit contractés avant son départ; et dont j'ignore la nature. Comme votre maison de campagne est sur sa route, et à peu de distance de la ville; je l'ai engagé à descendre chez vous.

Si votre aimable fille et lui pouvoient se convenir, je me flatte que vous consentiriez à leur union. Combien j'ai regretté que vous ne m'eussiez pas prévenu, lors de la malheureuse affaire qui vous obligea à quitter la France, de l'existence de cet aimable enfant, non plus que du mariage secret auquel elle doit le jour. Quel plaisir j'aurois eu à prendre soin de son enfance !

Je n'ai prévenu mon fils de rien. Il ne sait même pas que vous ayez une fille. J'ai voulu laisser aux seuls charmes d'Eliante le soin de surprendre et de fixer son cœur. Mon fils doit partir demain. Ce 16 A. BRIARD.

Ce projet-là me flate; et s'ils peuvent se plaire
Je serai, je le crois, au comble de mes vœux.
Briard est un ami; dans mon malheur affreux
Lui seul, à me servir, montra de la constance;
Je lui dois mon repos et mon retour en France.
Je ne puis refuser Eliante à son fils,
C'est de tous ses bienfaits un assez foible prix.

SCENE II.

MONDOR. FINETTE.

MONDOR.

JE t'attendois, Finette, as-tu vu ta maitresse,
Et crois-tu qu'à l'hymen.

FINETTE.

Oh ! Ce mot seul la blesse
Elle a pour ce lien une invincible horreur.

MONDOR.

Conte.

FINETTE.

Non, croyez-moi, je connois bien son cœur.

MONDOR.

Quoi! parce que Damon, n'a jamais su lui plaire :
Tu penses que son cœur à l'hymen est contraire.

FINETTE.

Avec votre Damon, imaginez-vous bien
Que je n'en voudrois pas, moi, malgré tout son bien.

MONDOR.

Je le crois, mais le fils de Briard mon intime,
Est sans doute un garçon bien fait, digne d'estime.

FINETTE.

Eh! mon Dieu, seroit-il aussi beau que le jour,
Qu'il perdroit bien son tems à lui faire la cour.

MONDOR.

Parbleu! C'est un peu fort. Comment sans le connoître
Ma fille pense ainsi? Ce jeune homme est, peut-être,
Celui qui lui convient.

FINETTE.

Apprenez que l'état
Qui plaît à votre fille, est . .

MONDOR.

Quoi?

FINETTE.

Le Célibat.

MONDOR.

Le Célibat ! morbleu ! ma fille est une folle ;
Elle se mariera, j'en donne ma parole,
Dès demain . . ah ! tu ris. Mais, morbleu, vous verrez.

FINETTE.

Dès demain. Oh! Monsieur, vous en décompterez.

MONDOR.

Ah ! vous la soutenez, Madame la friponne.

FINETTE.

Si ma maitresse suit l'avis que je lui donne ;
Qu'il soit vif ou lourdaut, qu'il soit bien fait ou non,
Sans l'avoir jamais vu, sans demander son nom,
Elle l'épousera descendant de voiture,
Quelque soit son esprit, sa taille et sa figure,
Sans voir ni repentir. L'homme est un animal
Retif . . .

MONDOR.

Impertinente.

FINETTE.

Indocile et brutal.

MONDOR.

Et vous tenez souvent ces propos, j'imagine :
Je ne suis plus surpris, si ma fille s'obstine
A me contrarier. Oui, si le Célibat
Lui paroît maintenant un agréable état ;
Si, son cœur à mes vœux avec force s'oppose,
Malgré mes tendres soins, vous en êtes la cause :
Ce sont vos sentimens et les jolis portraits
Que vous faites de nous, qui. . . . Si je m'en croyois . . .
Je . . .

FINETTE.

De se marier je la presse au contraire.

MONDOR.

Vraiment.

FINETTE.

Si c'est un mal, c'est un mal nécessaire.
On devroit se passer d'époux, pour son repos;
Et pourtant, on en prend malgré tous leurs defauts.
On a beau résister, la résistance est vaine,
La raison nous retient, le plaisir nous entraîne.
Et puisque malgré nous, il faut sauter le pas,
Il vaut mieux tôt que tard. Tant qu'on a des appas,
Et que de son époux on a lieu de se plaindre,
Pour le rendre docile, on peut lui faire craindre,
Certain petit malheur qu'on méprise aujourd'hui,
Pourtant dans le besoin c'est toujours un appui,
Sur-tout lorsque l'on sait en faire un bon usage.

MONDOR.

Où, veut-elle, en venir avec son badinage.

FINETTE.

Je veux dire, M.r, qu'il vous faut une fois,
Gouverner votre fille, et lui dicter des lois.

MONDOR.

Je le prétends ainsi, dans ma colère extrême;
Je ferai..

FINETTE.

La voici, qui s'avance elle-même.

SCENE III.

ELIANTE, MONDOR, FINETTE.

MONDOR, *avec sévérité.*

Vous venez à propos. Car je veux.... vous parler.

FINETTE, (*à Mondor*).

Soyez ferme.

MONDOR (*élévant la voix*).

Je veux....

FINETTE, (*à Mondor.*)

Vous allez vous troubler.

MONDOR, (*avec sévérité*).

Je veux que ce Damon, qui souvent vous visite,
Soit exclus de chez moi. C'est mon ordre, et de suite
Il faut l'éxécuter.

ELIANTE.

Je me fais un plaisir
D'y souscrire.

MONDOR, *à Finette.*

Tu vois, je me fais obéir.
Tu disois....

FINETTE, (*à Mondor*).

Ah! M.r, de son obéissance,
Vous deviez en ce cas être assuré d'avance,
Tant qu'il ne s'agira que de congédier,
Vous serez obéi. Parlez de marier,
Et pour lors vous verrez..

MONDOR

MONDOR, (*élevant la voix*).

Taisez-vous, insolente?

(*avec douceur*).

Ma fille s'est toujours montrée obéissante,
Douce, docile et sage;

(*élevant la voix*).

Et je vous ferai voir,
Combien mes volontés, sur elle ont de pouvoir.

FINETTE.

C'est ce que nous verrons.

ELIANTE.

Vous vous fâchez, mon père.

MONDOR.

C'est cette sotte-là qui me met en colère.

ELIANTE.

Finette, en vérité, vous abusez souvent
Des bontés de mon père. Il est trop indulgent;
Si cela continue....

MONDOR.

Oh! viens, que je t'embrasse,
Ma fille, à ma prière accorde lui sa grace.
Elle a tort, il est vrai; d'oser me soutenir
Que ton cœur prévenu, contraire à mon desir,
Refusera la main....

ELIANTE.

Soyez certain, mon père,
Que mon premier desir est celui de vous plaire;
Mais, cessez sur ce point de tourmenter mon cœur;
Je veux demeurer fille.

FINETTE.

Avois-je tort, Monsieur ?

MONDOR, (*à Finette*).

Morbleu ! vous tairez-vous ? . . . (*à Eliante*). Quelle étrange manie,
Ma fille ?

ELIANTE.

Je conviens que c'est une folie
Que je ne prétends pas excuser à vos yeux ;
Mais, je coule avec vous des jours sereins, heureux :
Irai-je contracter les nœuds d'un mariage,
Qui ne seroit pour moi qu'un affreux esclavage.

MONDOR.

D'où te vient ce dégoût, où je ne comprends rien ?
Le fils de mon ami sans doute saura bie n
Le vaincre.

ELIANTE.

Non, jamais.

MONDOR.

Oh que si ! je l'espère,
Du moins.

FINETTE.

Vous molissez, quel foible caractère.

MONDOR.

Tu vas bientôt le voir, et mon plus grand plaisir
Seroit que vous pûssiez, tous deux vous convenir.
Les bienfaits de Briard, et ma reconnoissance,
Me pressent de former bientôt cette alliance.
Si son fils a ses traits, ses vertus, sa douceur ;

Il ne pourra manquer de surprendre ton cœur.
On le nomme.

FINETTE.

Comment ?

MONDOR.

Par ma foi, je l'ignore.
Quand je quittai la France, il n'avoit pas encore
Deux ans. Malheureux fruit d'un hymen clandestin,
Ta mère te portoit encore dans son sein :
Elle mourut; hélas ! en te donnant naissance.
Abandonnée ainsi dès ta plus tendre enfance
Sans parens.

ELIANTE.

Je vous vois, et tout est réparé,
Votre cœur par ses maux fut assez déchiré.
Pourquoi les rappeler ?

MONDOR.

Si tu revois ton père ;
S'il a pu mettre enfin un terme à ta misère,
Sais-tu ? qu'à Briard seul, nous devons le bonheur,
C'est lui qui m'a rendu mes biens et mon honneur.

ELIANTE.

Ah ! si, pour reconnoître un aussi grand service,
Ma main seule suffit ; j'en fais le sacrifice.
Commandez. J'obéis. Mais qu'exigerez-vous ?
Je ferai mon malheur, celui de mon époux.

MONDOR.

Ridicules propos.... avec ton caractère.
Ton esprit, tes appas, on est bien sûr de plaire.
Un jeune homme, en effet, aura bien du malheur,

Si de tant de beautés, il devient possesseur :
Je le plaindrai beaucoup.

ELIANTE.

Cessez ce badinage,
Quand on a pas le cœur, qu'est-ce que le visage;
Et j'ai pour l'hymenée un tel éloignement,
Qu'un époux avec moi, sera certainement
Malheureux.

MONDOR.

On pourra vaincre ta répugnance,
L'amour.

ELIANTE, (*à part*).

(*haut*). Ah ! que n'a-t-il sur moi moins de puissance!
Au fils de votre ami, mais si je ne plais pas.

MONDOR.

Ah ! je voudrois bien voir, morbleu ! qu'à tes appas,
Son cœur, en te voyant, ne rendît pas hommage.
Je prétends qu'il t'adore, ou je ferai tapage.

ELIANTE.

Ah ! je n'ai plus d'espoir qu'en mon peu de beauté ;
Laissez-le moi du moins.

MONDOR.

Comment sans vanité,
Tu peux bien te flatter que jamais plus de charmes....
Eh quoi ! ce compliment te fait verser des larmes.
Sans doute, le voici, j'entends du bruit la-bas :
Reçois-le bien, du moins, ne le rebutte pas.
C'est tout ce que de toi veut exiger ton père;
Peut-être, quelque jour, vous pourrez bien vous plaire;
Alors.... mais, il me faut aller le recevoir.

SCENE IV.

FINETTE, ELIANTE.

FINETTE.

TOUJOURS le nom d'amant, vous met au désespoir ;
Je vois que vous pensez encore à ce Valère....
Tout perfide qu'il est, il peut encor vous plaire.
Eh quoi ! vous ne pourrez donc jamais l'oublier :
Il faudra bien pourtant un jour vous marier.
Et pourquoi tant tarder. Finette, à votre place,
Vous le planteroit là.

ELIANTE.

Que veux-tu que je fasse ?
Mon cœur est tout à lui.

FINETTE.

C'est bien là votre tort,
S'il vous abandonna dans votre triste sort.
Devez-vous, maintenant que vous êtes heureuse,
Regretter un ingrat, dont la conduite affreuse
Mériteroit....

ELIANTE.

Je sais qu'on ne peut l'excuser ;
Mais je l'aime, à cela que peut-on opposer ?

FINETTE.

L'amour propre. Comment ? partir sans vous rien dire.

ELIANTE.

Il est vrai. Mais pourtant il daigna m'en instruire
Par un billet.

FINETTE.

Fort bien, mais depuis son départ
Vous a-t-il écrit?

ELIANTE.

Non. Un funeste hazard
Aura pu l'empêcher.

FINETTE.

Eh! l'amour vous abuse,
A de tels oublis, moi je ne vois point d'excuse.

ELIANTE.

Je ne le sens que trop, mais j'aime mon erreur,
Elle vient quelque-fois soulager ma douleur.
Lorsque de ses vertus mon ame fut éprise,
Je vivois à Bordeaux, sous le faux nom de Lise.
Il me fit en tremblant l'aveu de son amour,
Que je payai bientôt du plus tendre retour.
Qui l'auroit cru trompeur? une belle figure,
De l'esprit, des talens, les dons de la nature,
Parloient en sa faveur. Ah! la perversité
Emprunte bien souvent, les traits de la beauté:
De son départ subit, j'aurois tort de me plaindre.
Il m'écrivit, un ordre est venu me contraindre,
A l'instant, sans vous voir, Lise, il me faut partir:
Mon cœur est déchiré, mais je dois obéir;
Il étoit militaire.

FINETTE.

Il devoit vous écrire:
Mais, n'avoir pas daigné seulement vous instruire
Du lieu qu'il habite; ah! c'est une indignité.

ELIANTE.

Je ne dois plus compter sur sa fidélité.

FINETTE.

S'il sait le changement fait à votre fortune,
Il reviendra bientôt. Vous, bonne et sans rancune,
Vous le recevrez bien.

ELIANTE.

Ah! juge mieux de moi,
Il possède mon cœur, mais n'aura pas ma foi,
Son ame qui trahit si lâchement sa Lise,
D'Eliante à présent seroit envain éprise.

FINETTE.

Auprès de vous, croyez qu'il s'excusera bien,
Et vous pardonnerez.

ELIANTE.

Ah! mon Dieu, ne crains rien.

FINETTE.

En termes si touchans, il peindra sa tendresse,
Que de lui pardonner vous aurez la foiblesse.
Il me semble déjà le voir à vos genoux,
Desespéré.

ELIANTE.

Comment?

FINETTE.

Prenez vite un époux,
Ou....

ELIANTE.

Mais que dira-t-il, quelles sont ses excuses?

FINETTE.

L'amour en manque-t-il? le traître a tant de ruses!

Vous même, en me disant, eh ! mon Dieu, ne crains rien.
Déjà de l'excuser vous cherchez le moyen.
Quelqu'un s'avance ici, c'est Monsieur votre père ;
Peut-être le futur, voyez s'il peut vous plaire.

SCENE V.

FINETTE, (*seule*).

MAIS, la voilà partie .... Oh ! ciel ! aimer toujours
Ce traître de Valère après de pareils tours.

SCENE VI.

MONDOR, FRONTIN, FINETTE.

FRONTIN.

MON maître arrivera daus une petite heure.

MONDOR.

Il ponrroit par hazard dépasser ma demeure,
Et je vais au devant.

FRONTIN.

Parbleu ! ne craignez rien :
A la dernière poste, on vous connoît très-bien,
Monsieur Mondor.

MONDOR.

Ah ! ah !

FRONTIN.

Cet ancien militaire,
Qui s'est montré si brave, et dans plus d'une affaire.

MONDOR.

Ah ! ah ! ah !

FRONTIN.

J'en suis sûr, le dernier postillon
Le conduira d'abord, droit à votre maison.

MONDOR.

Ton maître, à ce qu'on dit, arrive d'Amérique :
S'est-on battu par là ?

FRONTIN.

Sans doute, et je me pique
De m'en être donné.

MONDOR.

Comment ?

FRONTIN.

Dans cent combats,
Les ennemis ont su ce que valoit mon bras.

MONDOR.

Bon, tu me rejouis, et sans doute ton maître.

FRONTIN.

Oh ! je vais en deux mots vous le faire connoître.
Comme l'oiseau timide à l'aspect d'un Lion,
De même.... Ah ! je me perds dans ma comparaison.
Enfin dans les combats, mon maître est redoutable :
Il frappe, taille, tue, en un mot, c'est un diable.

MONDOR.

Oh ! ce que tu m'en dis, redouble le desir
Que j'avois de le voir. Nous aurons du plaisir
A parler du métier. J'en jouis par avance :
Je vais à sa rencontre. Ah ! mon impatience
Me faisoit oublier.

FRONTIN.

Eh quoi donc ? s'il vous plaît,

MONDOR.

Il faut que tu me dise, un peu, comme il est fait,
Ne l'ayant jamais vu, je pourrai sur la route
Passer à ses côtés, et sans que je m'en doute.

FRONTIN.

Ah! vous avez raison, attendez un moment:
Je vais faire en deux mots tout son signalement.

(*Il rêve*).

Sourcils, cheveux châtains, yeux bleux, figure ronde;
Nez long comme le votre, et le mieux fait du monde:
Le tout à la romaine, un air de dignité
Relève tout cela, vous serez enchanté.
Mais parbleu! je m'escrime à peindre sa figure,
Et je l'ai dans ma poche.

MONDOR.

Oh!

FRONTIN.

Cette mignature
Lui ressemble au parfait.

FINETTE.

C'est un homme charmant.

FRONTIN, (*à Finette.*)

J'espère que de moi l'on en peut dire autant.

(*à Mondor qui sort*).

Pour ne vous point tromper, sa chaise est une amarante.

MONDOR, (*regardant le portrait*).

Ces traits sont réguliers, nobles, ce qui m'enchante:
C'est cet air martial; ce ton, ce fier regard
Annoncent la valeur et l'ame d'un César.
Je brûle de le voir et vais me satisfaire.

(*Il sort*).

SCENE VII.

FRONTIN, FINETTE.

FINETTE.

FAISONS-LE un peu jaser.

FRONTIN.

Adieu, certaine affaire
M'appelle. Nous pourrons causer un autre jour,
J'aurai l'honneur alors de vous faire ma cour.

FINETTE.

Comment?

FRONTIN.

Je suis passé pour annoncer mon maître:
Mais je vais à Bordeaux porter certaine lettre,
Avec ce portrait.

FINETTE.

Quoi? vous nous quittez sitôt.

FRONTIN.

D'un valet confident, tel est le triste lot.
Ah ma foi! quand j'aurois les ailes de Mercure,
Je n'y pourrois suffire. Adieu.

FINETTE.

Non.

FRONTIN.

Je vous jure
Que je suis très-pressé.

FINETTE.

Vous pourriez cependant,
Avant que de partir, boire un coup.

FRONTIN.

Eh ! vraiment.

FINETTE.

Sans façons.

FRONTIN.

Oh ! jamais, cela ne se refuse,
Vos attraits en tous cas me serviront d'excuse ;
Et mon maître est trop juste aussi pour m'en vouloir,
D'avoir de tant d'appas pu céder au pouvoir.

FINETTE.

Ce valet est galant.

SCENE VIII.

FRONTIN, (*seul*).

Par ma foi, je soupçonne
Que son cœur est déjà charmé de ma personne :
C'est un joli minois, elle a l'œil bien fripon.
Monsieur Mondor est veuf ; ceci ne sent pas bon.
Sur quel pied cette fille est-elle à son service ?
C'est un cas fort douteux, qu'il faut que j'éclaircisse.

SCENE IX.

FINETTE, FRONTIN.

FINETTE.

Monsieur, buvez ; d'abord, c'est de l'excellent vin.

FRONTIN.

Tout est bon, présenté par cette belle main.

FINETTE.

Vous voulez me flatter.

FRONTIN.

Non pas, (*Il boit.*) mais je vous aime.
Oh ! je vais en amour d'une vitesse extrême.
Un coup d'œil me décide, et sans tant balancer,
Je serai dès demain prêt à vous épouser.

FINETTE.

Comment ? sans me connoître.

FRONTIN.

Eh ! oui le mariage
Est un jeu de hazard ; le parti le plus sage
Est de n'y poiut jouer : mais lorsque par malheur,
On a de ce jeu là la terrible fureur,
Il faut sans combiner, à la première vue,
Epouser selon moi, la première venue.

FINETTE.

Votre maître, Monsieur, pense sans doute ainsi.

FRONTIN.

Non. Il est amoureux.

FINETTE.

Quoi ? dans ce pays-ci.

FRONTIN.

A Bordeaux. C'est pourquoi je porte cette lettre
A l'objet de ses feux : je dois la lui remettre
En propres mains ce soir.

FINETTE.

Adieu tous mes projets.
Quel est donc ?

FRONTIN.

Vous voulez savoir tous nos secrets.

FINETTE.

Point du tout ; mais je crains, que votre ame inconstante

Ne se laisse bientôt toucher par la suivante
De la jeune Dame.

FRONTIN.

Ah ! je réponds bien que non,
Et j'ai pour en répondre une bonne raison.

FINETTE.

C'est.

FRONTIN.

C'est que cette Dame est une pauvre fille;
Mais mon maître l'adore. Il dit qu'elle est gentille :
Avec tout son esprit, il faut qu'il soit bien sot
De l'épouser.... Je parts et reviens au plutôt,
Vous épouser aussi.... Vous êtes bien rêveuse.

FINETTE.

Ecoutez, c'est qu'au fond je suis très-curieuse,
Et comme dans Bordeaux, j'ai toujours habité.

FRONTIN.

Vous êtes de Bordeaux, bon, j'en suis enchanté.

FINETTE.

Ecoutez donc, Monsieur.

FRONTIN.

Quoi ?

FINETTE.

Que sait-on, peut-être ?
Nous pourrions de concert, guérir votre cher maître
D'un amour ridicule, et j'en sais les moyens :
Ma maitresse est jolie, elle aura de grands biens.

FRONTIN.

Sa maitresse.

FINETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Excusez, mon infante ;

J'ai cru que de Mondor vous étiez gouvernante,
Quelque chose de plus. . . . Pardonnez mon soupçon.

FINETTE.

Le fat.

FRONTIN.

Votre maitresse est donc à la maison.

FINETTE.

Oui, Monsieur, de Mondor ma maitresse est la fille.

FRONTIN.

Ah, ah! Monsieur Mondor a donc de la famille,
Moi, je n'en savois rien; c'est ce qui fait, mon cœur,
Qu'à votre égard j'étois dans une étrange erreur;
Me le pardonnez-vous?

FINETTE.

Oui, je vous le pardonne;
Si vous me déclinez le nom de la personne
Pour qui. . . .

FRONTIN.

Je le veux bien, mais son nom peu connu,
Sans doute, jusqu'à vous n'est jamais parvenu.

FINETTE.

Eh, que sait-on? déjà je devine peut-être.

FRONTIN.

Du moins, vous n'irez pas en parler à mon maitre.

FINETTE.

Jamais.

FRONTIN.

Lise est son nom.

FINETTE, (*à part*).

Ma foi, je m'en doutois.

FRONTIN,

La connoissez-vous bien?

FINETTE.

Eh oui ! je la connois.

(*A part*).

Tâchons d'avoir de lui la lettre avec adresse.

FRONTIN.

Si vous la connoissez, donnez-moi son adresse :
Car si la Demoiselle a changé de maison ;
Où diable la trouver ?

FINETTE.

Si vous le trouviez bon,
Cette lettre par moi pourroit être remise.

FRONTIN.

Comment donc, s'il vous plaît ?

FINETTE.

Comme je connois Lise,
Rien ne m'est plus aisé. Voulez-vous m'en charger ?
Je vais faire à l'instant partir un Messager.
Vous vous reposerez attendant la réponse :
Qu'en dites-vous, Monsieur ?

FRONTIN.

Ma paresse prononce
En faveur du moyen ; car je suis harassé.
Mais je risque beaucoup.

FINETTE.

Eh quoi ?

FRONTIN.

D'être rossé,
Si mon maître ....

FINETTE.

Comment voulez-vous qu'il devine ?
Laissez-moi faire, allez, croyez que je combine.
Je préviendrai de tout votre belle en secret.

FRONTIN.

Je remets en vos mains la lettre et le portrait,
Et je vais reposer. Adieu, mon adorable.

FINETTE.

Gardez de vous montrer.

SCENE X.

FINETTE, (*seule*).

LE tour est impayable.
Voici donc l'infidèle en ce lieu de retour,
Et nous pourrons enfin, nous marier un jour.
Allons donc l'annoncer. Venez, Mademoiselle;
Oh! je vais vous apprendre une bonne nouvelle.

SCENE XI.

ELIANTE, FINETTE.

ELIANTE.

QU'EST-CE donc?

FINETTE.

Apprenez qu'il arrive aujourdhui.

ELIANTE.

Crois-tu qu'on n'auroit pas pu se passer de lui?

FINETTE.

Ah mon Dieu! permettez au moins que je m'explique;
C'est pour vous épouser, qu'il revient d'Amérique.

ELIANTE.

Mon cœur est déchiré,

FINETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?
Jettez, un seul moment, les yeux sur ce portrait;
Après vous me direz s'il est digne de plaire.

ELIANTE.

Ah ! que vois-je ? Grand Dieu ! Le portrait de Valère.
Finette, soutiens-moi.

FINETTE.

Dans votre appartement,
Pour remettre vos sens, rentrons en ce moment;
Prenez mon bras, venez.

ELIANTE.

Je ne puis... ma foiblesse....

FINETTE.

Ce mal là passera.... Quel excès de tendresse!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, MONDOR.

VALERE.

Monsieur, je suis charmé que cette circonstance;
Me procure l'honneur de votre connoissance.

MONDOR.

Eh ! point de compliment, Monsieur, reposez-vous.
Demandez, s'il vous faut qnelque chose. Entre nous,

Agissons sans façon : c'est la bonne méthode.
Trop de cérémonie est toujours incommode.

VALERE.

Puisque vous le voulez.

MONDOR.

Quel fortuné hazard,
Amène ici le fils de mon ami Briard?

VALERE.

Mais, je viens à Bordeaux terminer une affaire,
Que depuis trop long-tems, malgré moi, je diffère.

MONDOR.

Si je puis vous servir.

VALERE.

Je vous suis obligé.

MONDOR.

Dites-moi, votre père est-il beaucoup changé?

VALERE.

Mais, non.

MONDOR.

A-t-il toujours cette superbe épée,
Qui du sang ennemi fut autrefois trempée ?
Morbleu ! l'ami Briard étoit homme de cœur;
Vous ne lui cédez pas.

VALERE.

Vous me faites honneur.

MONDOR.

On dit que votre bras, est un foudre de guerre.

VALERE.

Eh! Monsieur.

MONDOR.

Autrefois j'étois un bon compère.

VALERE.

Ah ! je n'en doute pas.

MONDOR.

Je vous quitte un moment,
Pour voir si tout est prêt dans votre appartement.

VALERE.

Monsieur.

MONDOR.

En attendant, si vous voulez écrire,
Voilà mon secrétaire, et si vous voulez lire,
Vons trouverez chez moi, Turpin, Vauban, Folard
Et Montécululi, tous livres de votre art.
Vous n'y trouverez point Ciceron, ni Senèque :
J'ai banni tout cela de ma Bibliothèque.
La guerre est mon étude, au revoir, à tantôt.

(*En sortant*).

Ce jeune homme, ma fille, est l'époux qu'il vous faut.

SCENE II.

VALERE, (*seul*).

Monsieur Frontin, au gré de mon impatience,
Tarde bien à venir.... Si pendant mon absence
Ma Lise avoit changé.... Non. Je connois son cœur....
En tous cas, j'aurois bien mérité mon malheur.
La quitter.... C'étoit l'ordre, il falloit y souscrire ;
Si j'avois eu du moins l'occasion d'écrire :
Mais, non.

SCENE III.

VALERE, FINETTE.

FINETTE.

IL est rêveur, profitons du moment,
Pour placer ce tableau dans cet appartement,
Et retournons bien vite auprès de ma maitresse,
Dont le cœur est un peu remis de sa foiblesse.

(*Elle sort*).

SCENE IV.

VALERE, (*seul*).

SI près d'elle, pourquoi m'arrêter en ces lieux ?
Partons, car ce Frontin est un grand paresseux,
Un ivrogne, un maraud. . . .

(*Appercevant le Tableau*).

Oh ciel ! cette peinture
De l'objet de mes feux retrace la figure.
Oui ; c'est bien son portrait. . . . Mais dans cette maison,
Pourquoi se trouve-t-il ? . . . . Ah ! quel cruel soupçon.
Ce vétement n'est plus celui de l'indigence.
Lise, m'as-tu trahi ? que faut-il que je pense ?
Ton amour, tes vertus, cette douce pudeur,
Dont le charme alluma tant de feux dans mon cœur :
Tout est évanoui.

SCENE V.

MONDOR, VALERE.

(*Mondor sort de l'appartement de sa fille et examine Valere*).

VALERE.

DANS ces yeux, on devine
Son esprit enchanteur.... mais.

MONDOR.

Monsieur examine
Le portrait de ma....

VALERE.

Votre, expliquez-vous, Monsieur?

MONDOR, (*à part*).

Inquiétons-le un peu.

VALERE.

Parlez dans ma douleur....

MONDOR.

De mes biens, de mon cœur, vous voyez la maitresse.

VALERE.

Se peut-il?

MONDOR.

J'ai pour elle une vive tendresse.

VALERE.

Vous en étes aimé.

MONDOR.

Par un tendre retour,
Son cœur depuis trois ans répond à mon amour:
Elle est spirituelle, aimable, douce, sage,
Pour faire mon bonheur, elle met en usage
Tous les soins.

VALERE.

Chaque mot redouble mon courroux.

MONDOR.

Dites-moi franchement, comment la trouvez-vous
Là ?

VALERE.

Comment je la trouve, ah ! cette raillerie
N'est pas de saison . . et . . . .

MONDOR.

Vous la trouvez jolie.

VALERE.

Terminons, s'il vous plaît, ici cet entretien ;
S'il dure plus long-tems, je ne réponds de rien.

(*A part*).

Oh ciel ! sans le respect que je dois à son âge.

MONDOR.

Monsieur est, je le vois, fatigué du voyage ;
Et c'est ce qui le met de si mauvaise humeur.
Une heure de repos lui rendra sa douceur,
Il ne manquera plus alors de politesse.

(*A part*).

Je ris de son erreur.

(*Il entre dans l'appartement d'Eliante*).

SCENE VI.

VALERE, (*seul*).

DIEU ! quelle est ma détresse ?
Le traître après ce tour se rit encor de moi.
Quoi ? Lise a ce vieillard a pu donner sa foi ;
Il faut que je la trouve, à ses pieds que j'expire.

SCENE VII.

ELIANTE, MONDOR, FINETTE.

MONDOR.

SA fureur est plaisante, il est permis d'en rire,
Ma fille.

ELIANTE.

Eh bien! mon père.

MONDOR.

Il me croit ton époux:
Morbleu! si tu voyois jusqu'où va son courroux.
Oh! rien n'est plus plaisant, il veut dans sa colère
Expirer à tes pieds.

ELIANTE.

Qu'avez-vous fait, mon père?

MONDOR.

Moi, ton époux.

ELIANTE.

Pourquoi le laisser dans l'erreur?
Savez-vous jusqu'où peut le porter sa douleur?
Il pourroit .... je t'en prie observe-le, Finette.

FINETTE.

Ne craignez rien, je vais....

ELIANTE.

Mais sur-tout, sois discrette.

FINETTE.

J'approuve vos desseins et je veux vous servir,
D'un oubli de trois ans, il faut bien le punir;
Puis nous verrons après.

SCENE

SCENE VIII.

MONDOR, ELIANTE.

MONDOR.

Mais que prétends-tu faire ?

ELIANTE.

Moi, je veux l'éprouver. Il vous faudra lui taire
Mon premier nom de Lise, et lui dire pourtant,
Qu'il voit dans ce portrait qui cause son tourment,
Tous les traits d'Eliante ; et qu'elle est votre fille,
Que s'il veut même un jour entrer dans la famille,
L'amitié vous engage à lui donner ma main.

MONDOR.

Mais, je ne vois pas trop le but de ce dessein.

ELIANTE.

Je prétends m'assurer par là de sa constance.
Mon changement de nom, malgré la ressemblance,
Empêchera son cœur de confondre en ce jour
Eliante avec Li e objet de son amour ;
Et si les mêmes traits, mais bien plus de richesse
Ne le séduisent point, je crois à sa tendresse ;
Si son perfide cœur cédant à l'intérêt,
A sa Lise indigente enfin me préféroit,
Oubliant mon amour, de sa lâche inconstance
Par un profond mépris je tirerois vengeance.

MONDOR.

Quelle épreuve ! et s'il peut en sortir glorieux ?

ELIANTE.

Je suis à lui...,

SCENE IX.

FINETTE, ELIANTE, MONDOR

FINETTE.

SORTEZ, il s'avance en ces lieux.

ELIANTE.

Avançons lentement pour en être apperçue.

(*Mondor et Eliante sortent*).

SCENE X.

FINETTE, VALERE.

VALERE.

LA voilà la perfide, elle fuit à ma vûe,
C'est un reproche amer et cruel pour son cœur,
Que l'aspect d'un amant qu'il trahit sans pudeur.

FINETTE.

Ah! Monsieur a sans doute un accès de folie.

VALERE.

On ose me railler après sa perfidie.

FINETTE.

Monsieur.

VALERE.

Se dérober promptement à mes yeux.

FINETTE.

Cela peut-il causer ce transport furieux?
Et....

VALERE.

Trahir lâchement, méconnoître Valère.

FINETTE.

Madame ne connoît ce nom que par son père.

VALERE.

Eh quoi ! n'est-elle pas l'épouse de Mondor ?

FINETTE.

Vous vous trompez, Monsieur, pour moi j'ignore encor
Ce que vous voulez dire; on la nomme Eliante,
La fille de Mondor, et je suis sa suivante,
A vous servir, Monsieur.

VALERE.

Comment donc, ce portrait ?

FINETTE.

Lui ressemble beaucoup.

VALERE.

C'est Lise, trait pour trait.

FINETTE.

Oh ! je le crois, Monsieur : la nature féconde
A fait bien des humains ressemblants dans le monde.

VALERE.

Deux objets ne se sont jamais ressemblés mieux;
C'est elle que j'ai vue à l'instant dans ces lieux,
Elle a le port de Lise et sa taille élégante,
Sa démarche .... Tu dis qu'on la nomme Eliante.

FINETTE.

Oui, sans doute.

VALERE.

Auprès d'elle excuse-moi, mon cœur,
D'une vivacité produite par l'erreur.

FINETTE.

Avec plaisir.

VALERE.

Dis-lui que ma honte est extrême
D'avoir .... ne puis-je aller m'en excuser moi-même.

FINETTE.

Ma maitresse est toujours d'un difficile accès,
Car elle craint de voir un jeune homme de près.

VALERE.

Aucun, jusqu'à présent, n'a donc touché son ame ?

FINETTE.

Fi donc ? (*à part.*) pour le portrait le voilà qui s'enflâme.

VALERE.

Je ne pourrai la voir.

FINETTE.

Oh ! si, dans le lointain,
(*A part*).
Mais il faut maintenant faire arriver Frontin.

VALERE.

Quoi ? tu sors.

FINETTE.

Oui, Monsieur.. (*A part.*) le voilà dans la crise.

SCENE X.

VALERE, (*seul*).

Je retrouve en ces lieux tous les charmes de Lise.
Il est tard. De Bordeaux, Frontin ne revient pas.
A la chercher par-tout, peut-être il perd ses pas :
Elle n'y sera plus, ou pendant mon absence,
Son cœur aura changé.... Mais, non. De sa constance
J'aurois tort de douter. Ma foi, depuis trois ans,
D'oublier son amour, elle a bien eu le temps.
La fille de Mondor est fort riche, aussi belle ;
Je pourrois.... A l'amour, on dit qu'elle est rébelle ;
N'importe, à ce sujet, entretenons Mondor,
Je trouve tout ici, des charmes et de l'or.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ma foi, tout en dormant j'ai fait un bon voyage.

VALERE.

Sur de simples propos, pourquoi perdre courage ?
Je peux toujours tenter de vaincre ses rigueurs.

FRONTIN.

Monsieur .... il n'entend pas.

VALERE.

N'a-t-on pas vu des cœurs,
Qui, las de résister à l'amour, à ses charmes,
Au plus foible ennemi rendoient enfin les armes ?

FRONTIN.

Eh ! Monsieur, de Bordeaux me voici de retour.
Bon ! voilà maintenant l'amour aveugle et sourd.

VALERE (*regardant le portrait*).

Il me faut voir Mondor... oui, ce portrait m'enchante.
Examinons-le encor... Oh! divine Eliante,
Si l'on a bien rendu vos traits dans ce tableau,
Non, le ciel n'a jamais rien formé de plus beau.

FRONTIN, (*à part*).

Qu'est-ce que ce portrait que mon Maître examine ?
Diable ! qu'il est joli ! maintenant je devine
Que ces traits séduisans lui chatouilent le cœur.
Ma foi, je le voudrois aussi pour son honneur.
Monsieur.

VALERE.

C'est toi, Frontin.

FRONTIN.

Avec impatience,
J'attends s'il vous plaira me donner audience.

VALERE.

Eh bien ! te voilà donc revenu de Bordeau ?

FRONTIN.

Depuis une heure au moins.

VALERE.

Qu'y dit-on de nouveau ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en sais rien. J'apporte pour nouvelle,
Certain petit billet de la part de la belle.

VALERE.

Ainsi, tu l'as trouvée à ce qu'il me paroît:
Que dit-elle ?

FRONTIN.

Lisez. Mieux que moi ce billet
Vous l'apprendra.

VALERE.

Voyons.

FRONTIN, (*à part*).

A son air, je parie
Que son amour sera bientôt à l'agonie.

VALERE. (*Il lit*).

« Monsieur, depuis plus de trois ans
» Pour la première fois j'apprends de vos nouvelles.
» Vous n'avez pas manqué pendant ce temps
» De rencontrer beaucoup de belles,
» Bien plus dignes que moi d'enchaîner votre cœur,
» Croyez-moi, retournez près d'elles.
» Je sais qu'en m'épousant vous me feriez honneur,
» Mais pour jamais Lise y renonce;
» Son cœur n'en peut être flatté,
» Si vous ne lui prouvez votre fidélité.
» Adieu, pesez bien ma réponse ».
Elle est piquée.

FRONTIN.

Oh! oui. Cela vous desespère.

VALERE.

Bien moins que tu ne crois.

FRONTIN.

La réponse est sévère.
Voici votre portrait.

VALERE.

Bon! j'en suis enchanté.

FRONTIN.

Vous ne l'aimez donc plus. Ma foi, j'en suis flatté;
Car, Monsieur, entre nous elle n'est pas jolie,
Même elle a peu d'esprit, je vous le certifie.

VALERE.

Elle n'est pas jolie! elle n'a pas d'esprit!
Maraud!

FRONTIN.

Pardon. J'ai cru servir votre dépit ;
Mais si vous le voulez, je la trouve charmante.

VALERE.

Dans ce tableau, voit-on un seul trait qui n'enchante ?

FRONTIN.

J'en conviens avec vous : mais aussi ce portrait
N'est pas le sien.

VALERE.

Comment ? c'est elle trait pour trait.
Tu ne l'as donc pas vue.

FRONTIN.

Oh ! que si, je vous jure,
Que je la reconnois bien dans cette peinture.

(*A part*).

Je crois, morbleu ! qu'il a le cerveau mal timbré ;
Car enfin ce portrait, j'en suis bien assuré,
Est celui....

VALERE.

Que dis-tu ?

FRONTIN.

Que Madame Eliante,
Monsieur, à votre Lise est assez ressemblante,
Car....

VALERE.

Rien n'est plus certain, et je vais de ce pas
Présenter mon hommage à ses divins appas.

FRONTIN.

Ainsi vous plantez là l'ancienne maîtresse.

VALERE.

Ma foi, je n'ai pas tort ; c'est elle qui m'en presse
Par ce billet. Elle a refusé mon portrait.
Mais, Frontin, sur ce point, il faut être discret ;
Car si de cet amour on savoit quelque chose,
Je m'en prendrois à toi.

FRONTIN.

Moi, jamais je ne cause.
La Suivante, Monsieur, pourroit dans vos amours ;

Vous être maintenant d'un important secours :
Je m'en charge . . . d'ailleurs Monsieur Mondor vous aime,
Il faudra lui parler. . . . Mais le voici lui-même.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MONDOR.

MONDOR.

SERVITEUR. Maintenant est-on de bonne humeur ?

VALERE.

De grace, pardonnez.

MONDOR.

Parbleu ! de tout mon cœur ;
Mais qui, diable ! tantôt vous montoit donc la tête ?

VALERE.

Je ne sais.

MONDOR.

Desormais vous serez plus honnête.
Ainsi, n'en parlons plus. Votre père pour vous
Me demande ma fille : et moi-même, entre-nous,
J'y consens.

VALERE.

Quel bonheur !

MONDOR.

Mais on veut se défendre,
Et la place n'est pas encor prête à se rendre :
Vous voyez que je parle en termes du métier.

VALERE.

On se défendra donc ?

MONDOR.

Mais un jeune guerrier
Doit savoir du terrein bien saisir l'avantage,
Et pousser la tranchée avec un grand courage,
Battre en brèche de suite, et monter à l'assaut.

VALERE.

VALERE.

Monsieur, de mon côté, j'agirai comme il faut,
Vous voudrez bien m'aider de votre intelligence.

MONDOR.

Oui, vous avez raison : j'en sens la conséquence.
Quand on a dans la place un espion secret,
Qui vous livre une porte, on a bien plutôt fait.
Je veux donc vous servir et de tout mon courage,
Mais de votre côté soutenez mon ouvrage ;
Sur-tout de la prudence, il faut bien vous garder
De vous trop découvrir. Un rien peut retarder
Les plus sages projets. Ah ! dans quelque embuscade
Gardez-vous de donner. Sur-tout point de bravade.
L'ennemi qui paroît le plus foible à nos yeux,
Est souvent fort à craindre. Il vaut toujours bien mieux,
Quand il feint de montrer un dehors méprisable,
Se précautionner, que faire le capable.
Suivez bien mes conseils ; je vais agir pour vous.

(Il sort).

SCENE XIII.

VALERE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur Mondor, je crois, se moque un peu de nous ;
Et je n'ai rien compris à tout son badinage.

VALERE.

Bah ! les difficultés irritent mon courage,
t je vais à l'instant déclarer tous mes feux.

FRONTIN.

Monsieur, vous avez tort ; et vous feriez bien mieux
D'attendre quelques jours : sur-tout de la prudence,
Et prudence, je crois, veut dire patience.

Si vous voulez m'en croire . . . Oh ! le voilà parti,
Et je perds mon latin à discourir ici.
Mais tâchons, s'il se peut, de découvrir Finette,
Et prions la bien fort de se montrer discrette.

SCENE XIV.

ELIANTE, FINETTE, FRONTIN.

(*Dans cette Scène et les suivantes, Lise doit être vétue d'une manière simple et qui annonce la pauvreté*).

FRONTIN.

MAIS je la vois. Bonjour, mon message est rempli :
Le billet de la belle étoit fort impoli,
Et mon maître aussitôt contre elle a pris la mouche.
C'est un nouvel objet qui maintenant le touche.

FINETTE.

Oh ! oh!

FRONTIN.

De son amour pour Lise, au nom de Dieu,
Finette, garde-toi de parler en ce lieu ;
Car je serois perdu.

FINETTE.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Pour Eliante,
Il ressent maintenant un ardeur violente.
Tu sais qu'il ne faut pas.

FINETTE.

Voilà Lise.

FRONTIN.

Morbleu !
Je n'en suis pas fâché ; car je jouois gros jeu.

Tu n'aurois pu te taire, et ta langue indiscrette
M'auroit fait bien rosser. Maintenant, ma poulette,
Que Lise est en ces lieux; oh! vous pouvez jaser,
Si l'on m'accuse, alors je saurai m'excuser.

ELIANTE.

O ciel! il est donc vrai que son ame infidèle
Est éprise en ces lieux d'une beauté nouvelle.

FRONTIN.

Ma foi, c'est votre faute. Après votre poulet,
Vous méritez fort bien le tour qu'on vous fait.

ELIANTE.

D'aujourdhui seulement date son inconstance?

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds. Pendant trois ans d'absence,
Vos traits furent toujours présens à son esprit.
Cher Frontin, disoit-il, souvent dans son dépit,
Le ciel n'a jamais rien formé de plus aimable.

ELIANTE.

Quoi! vous ne mentez pas!

FRONTIN.

Non, je me donne au diable,
Si mon maître jamais a jusques à ce jour
Pour d'autres que pour vous éprouvé de l'amour.
Il est vrai qu'aujourdhui pour certaine Eliante;
(Finette la connoît; car elle est sa suivante.)
Il en tient.

ELIANTE.

Comment donc?

FRONTIN.

Mais mon maître, en effet,
Ne se trompoit pas; car vous êtes son portrait,
Ou bien elle est le vôtre.

ELIANTE.

Appelez votre maître.

FRONTIN.

Je m'en garderai bien; il reviendra peut-être:
A vous, il vaut bien mieux...

FINETTE.

Appelle-le toujours.

FRONTIN.

Non, le diable m'emporte.

FINETTE.

Oh ! trève à vos discours,
Ou je vais l'appeler à l'instant et lui dire
Que la lettre par moi . . .

FRONTIN.

Je vois qu'il faut souscrire
A votre ordre.

SCENE XV.

ELIANTE, FINETTE.

ELIANTE.

Finette, ah ! je crains que son cœur,
Soit indigne de moi : quel seroit mon malheur,
Si d'un vil intérêt son ame trop éprise,
Préféreit en ce jour Eliante à sa Lise !

FINETTE.

Mais vous poussez aussi l'épreuve un peu trop loin.
Le billet étoit dur ; il n'étoit pas besoin
De l'écrire.

ELIANTE.

Il est vrai.

FINETTE.

Pourquoi ce stratagême ?
Pourquoi vous rendre ainsi rivale de vous-même ?
Pourquoi, quand de vos traits Valère est enchanté,
L'accuser d'inconstance et d'infidélité ?

ELIANTE.

Je veux devoir sa main à sa seule tendresse,
Et non à ma fortune. Et s'il a la foiblesse
De balancer . . . .

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VALERE, FRONTIN.

VALERE.

EH bien ! que me veux-tu, faquin ?

FRONTIN.

Regardez donc ?

VALERE.

Eh quoi ?

ELIANTE.

Mon malheur est certain.

Il balance.

FRONTIN.

Monsieur, si quelqu'un vous demande,
Puis-je l'empêcher, moi ? ma faute n'est pas grande.

VALERE.

Maraud, je punirai ton indiscrétion.

ELIANTE.

Ne pourrai-je de vous obtenir son pardon ?

VALERE.

Que vois-je, ô ciel ! c'est Lise.

ELIANTE.

Oui, c'est Lise perfide.

VALERE.

Quel est donc en ces lieux le motif qui vous guide ?
Après votre billet. (*A part.*) son aspect de mon cœur
Ranime tous les feux.

ELIANTE.

Mais de votre bonheur
Je viens jouir ici. Pour une autre maitresse
Vous brûlez.

VALERE.

Lise seule a toute ma tendresse ;
Ce maraud a causé. Je t'apprendrai, faquin.
(*A Eliante*).
Je jure que pour vous....

ELIANTE.

Ce serment seroit vain.

FINETTE.

Eh ! pour Dieu, rendez-vous.

VALERE.

Ma Lise, je vous jure
Que ma flâme pour vous jamais ne fut plus pure.

ELIANTE.

Je sais trop qu'Eliante est l'objet de vos vœux ;
Et quand j'ignorerois encor vos nouveaux feux,
Pourrois-je pardonner ce qu'une ame inhumaine
Par un départ subit m'a pu causer de peine ?

VALERE.

Ce départ fut forcé. Je suis à vos genoux :
J'implore mon pardon.

ELIANTE.

O ciel ! relevez-vous.

FINETTE.

Mademoiselle, enfin.

SCENE XVII ET DERNIERE.

MONDOR, LES PRÉCÉDENS.

MONDOR.

Monsieur, je viens d'instruire
Ma fille de vos vœux : elle veut y souscrire.

VALERE.

Beaucoup de ressemblance avoit flatté mon cœur ;
Mais je retrouve Lise, et ne puis pas, Monsieur,
Accepter desormais.

MONDOR.

Il est abominable
De m'abuser ainsi.

VALERE.

Si je suis condamnable,
C'est d'avoir un moment oublié mon devoir,
Et disposé d'un cœur entier en son pouvoir.

ELIANTE.

Je vous le rends ce cœur qui me fut infidèle,
Et veux le laisser libre en son ardeur nouvelle.

VALERE.

Vous m'aviez pardonné.

ELIANTE.

Non.

FINETTE.

C'est un peu trop fort :
Monsieur, à votre égard, peut bien avoir eu tort,
Mais il vous prouve assez que son ame est constante.

ELIANTE.

Non, qu'il aille aux genoux de sa chère Eliante,
Son cœur est bien mieux fait pour elle que pour moi;
Et puisque d'un parjure elle accepte la foi,
Elle peut l'épouser.

MONDOR.

Madame, à ma prière,
Cédez.

ELIANTE.

Vous croyez donc son retour bien sincère?

FINETTE.

Eh! oui, tout vous répond de sa fidélité.

MONDOR.

Sans doute.

ELIANTE.

Je me rends.

VALERE.

A ma félicité,
Rien n'est égal.

MONDOR, (*à sa fille*).

Fais donc cesser ton stratagème?

(*A Valère*).

Lise vous rend son cœur : Eliante de même
Accepte votre main.

VALERE.

Lise! que dites-vous?

MONDOR.

D'Eliante, Monsieur, vous devenez l'époux,
Lise est ma fille.

VALERE.

O ciel!

MONDOR.

La même qu'Eliante.

FRONTIN.

La ressemblance ainsi devoit être frappante.

VALERE.

Vous, le père de Lise! assurément, Monsieur,
Le ciel à ses vertus devoit cette faveur.
Elle n'auroit pas dû, jadis, sur sa naissance
Garder avec Valère un si profond silence.
Je prenois à son sort, un trop vif interêt,
Pour ne pas mériter d'apprendre ce secret.

ELIANTE.

Quand je vous ai connu, je l'ignorois moi-même,
Et si j'ai dans ce jour, usé de stratagême,
C'étoit pour m'assurer qu'à votre heureux retour,
Ma fortune avoit moins de part que votre amour.

VALERE.

Quoi! vous pouviez penser!

ELIANTE.

Mais trois ans de silence,
Peuvent faire excuser, je crois, ma défiance.

MONDOR.

Voyez la vanité de ce sexe enchanteur,
Il ne prétend devoir la conquête d'un cœur,
Qu'à sa seule vertu, qu'au pouvoir de ses charmes.
Nous, quand nos ennemis nous ont rendu les armes,
Nous triomphons toujours, et sans nous informer
Si la force ou la ruse a su les désarmer.

VALERE.

Croyez que sur mon cœur, sa vertu peu commune
A bien plus de pouvoir que toute sa fortune.

MONDOR.

Je vous donne sa main, soyez toujours constant,
Et réparez, epoux, l'absence de l'amant.

FIN.